Case
FRC
3633

ÉLOGE
A L'ALLEMANDE,
DES RÉFLEXIONS
SUR LES SERMONS NOUVEAUX
DE M. BOSSUET.

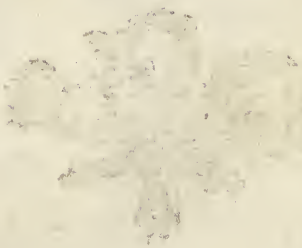
Par M. l'Abbé MAURY, Vicaire-Général,
Chanoine & Official de Lombez.

A Avignon, chez FRANÇOIS MERENDE, *Libraire,*
& se trouve
A Paris, chez ANTOINE BOUDET, *1772*

PAR M***.

A ELEUTHEROPOLIS,
Chez N. ALETHOPHILE ; l'an des Préjugés Littétaires.

1773.



THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

AVANT-PROPOS.

PEUT-ON peindre un auſſi grand-homme que Boſſuet, ſans avoir *un génie qui approche du ſien?* M. l'Abbé Maury, en donnant au Public des Réflexions ſur les Sermons de ce célebre Prélat, a *parfaitement* prouvé qu'un Écrivain tel que nous allons le repréſenter, ne pouvoit *que ſe couvrir de ridicule*, quand il oſoit entreprendre ce qui n'eſt fait que pour *des génies du premier ordre*. Nous ne dirions rien de plus de ſes Réflexions, s'il ne nous paroiſſoit très-intéreſſant de renverſer la prétention *faſtueuſe* avec laquelle il les a publiées, & de venger Boſſuet contre *l'audace* d'un jeune Écrivain, qui, au lieu de rehauſſer ſa gloire, *n'a réuſſi qu'à la flétrir.*

Sa Brochure forme un *in*-12. de

45 *pages*. Nous n'y en avons trouvé *aucune* à l'abri de la critique. *Penſées fauſſes*, *contradictions*, *incorrections*, *dureté & froideur de ſtyle*, *galimathias*, *ton*, que nous ne pouvons nous empêcher d'appeller *pédanteſque*, & *ignorances* en pluſieurs genres; voilà ce qui forme *l'enſemble monſtrueux* de l'Ouvrage de cet Auteur.

Pour procéder dans notre Critique avec ordre, nous allons partager ces objets en ſix Claſſes différentes. Les Propoſitions dont chaque Claſſe ſera compoſée, ſeront extraites mot pour mot de la Brochure que nous analyſons, & on trouvera ſous chacune d'elles, la réfutation qui lui ſera propre.

Avant de commencer, nous prévenons le Lecteur que ce n'eſt que la ſeconde édition de cette Brochure que nous faiſons paſſer ſous ſes yeux. Qu'il

ne nous ſache pas mauvais gré de ne pas avoir fait uſage de la premiere, qui doit naturellement mieux exprimer les traits ſublimes de génie, les grandes lumieres, les talens merveilleux & le goût exquis de M. l'Abbé Maury. Elle eſt devenue tout-à-coup ſi rare, que nous n'avons pu en déterrer un exemplaire qu'après que notre Critique a été achevée. Peu ſatisfait de l'accueil que le Public lui avoit fait, l'Auteur en a ſupprimé autant d'exemplaires qu'il a pu. Qu'il ſeroit heureux, *s'ils étoient tous diſparus*, & ſi la mémoire en étoit totalement anéantie ! Il n'auroit pas à craindre que la poſtérité ne ſoit un jour frappée d'étonnement, en voyant le nom d'un Écrivain du dix-huitieme ſiecle, à la tête d'un *pamflet* qui, par ſon pompeux & ridicule gali-

mathias, mérite d'être regardé comme une pièce bien plus originale & singuliere, que le Discours funèbre de Louis le Juste, dont le P. Bouhours nous a conservé divers fragmens dans sa *Maniere de bien Penser* (éd. de 1687, *in*-4. *Paris*, *pag.* 345.) & que le bouclier du brave Crillon réimprimé en entier dans le Tome V des Mémoires de l'Abbé d'Ortigny (*pag.* 48—102.) & analysé d'une maniere si facétieuse & si charmante dans les Lettres de M. Fréron, sur quelques Écrits modernes (*t. VIII*, *pag.* 221.) Le Public en jugera par les divers morceaux que nous en rapporterons à la suite de cette Critique. Ils serviront de variantes à l'Edition sur laquelle nous l'avons faite: il y aura aussi sous chacun d'eux, une nouvelle réfutation.

ÉLOGE
A L'ALLEMANDE,
DES RÉFLEXIONS
SUR LES SERMONS NOUVEAUX
DE M. BOSSUET.

PREMIERE CLASSE.
FAUSSETÉ DES PENSÉES.

LA juſteſſe & la vérité des penſées, ne ſont l'appanage que d'un très-petit nombre d'hommes. Il n'y a point de république qui en compte autant que celle des Lettres. Les uns s'y mêlent d'écrire, les autres de décider. Il y en a peu qui évitent la

censure dans l'exercice des fonctions qu'ils y usurpent. Peut-on s'y dérober, sans joindre à de vastes connoissances, beaucoup de sagacité & d'exactitude à saisir, & à comparer toutes les faces des objets sur lesquels on veut écrire ou prononcer ? Il s'est formé dans le Monde Littéraire diverses Sociétés qui s'y sont arrogé le droit exclusif de prononcer sur les matieres relatives aux Sciences & aux Arts. Il y en a qui ne sont assez souvent peuplées que de juges affamés de gloire, dont les uns ne sont redevables de leur mérite, qu'à leur rang politique, ou à une main servile qui leur vend ses ouvrages, & dont les autres n'extorquent de la célebrité, que par l'intrigue & les cabales. Notre France fourmille d'écrits ; au lieu d'y faire choix de ceux qu'on doit conserver pour y perfectionner le goût & étendre les connoissances, on n'y loue au contraire que les productions les plus bisarres, parce que leurs vils Auteurs s'y condamnent à ramper comme un lierre boueux, aux pieds

des Deſpotes littéraires qui s'y ſont emparés des ſuffrages. C'eſt ce Deſpotime odieux qui nous arme des verges de la critique. Que de juges ennemis de la vérité & des Muſes refuſent de nous lire, & s'obſtinent à prodiguer des éloges aux Réflexions de M. l'Abbé Maury ! Peu nous importe ; le tems, qui eſt juſte apprécia-teur des Ouvrages, ne peut manquer de faire droit un jour à notre Critique. Indigné de l'admiration que des Contemporains ſans lumieres, ou remplis de partialité, accordent à un pareil ouvrage, il le déchirera tôt ou tard d'une maniere impitoyable, & en abolira pour toujours juſqu'à la moindre trace ; où s'il en laiſſe ſubſiſter quelques unes, ce ne ſera que pour les conſacrer comme des exemples de mauvais goût, & en faire les divertiſſemens des gens d'étude. Le nombre des penſées fauſſes que nous y avons trouvées, eſt prodigieux ; ſans nous aſſujettir à les rapporter toutes, bornons-nous aux principales.

1°. L'Auteur dit, *page 6*, que :

« Le plaisir d'admirer (les Sermons de » Bossuet) avoit été réservé aux Contem- » porains de l'Orateur.

Qu'entend-on par le mot de *réserve ?* Il se présente sous deux faces ; sous la premiere, il signifie un droit stipulé entre deux personnes ; sous la seconde, une grace exclusive accordée par un Souverain. Les Contemporains de Bossuet jouissoient-ils exclusivement de l'un ou de l'autre droit ? Y avoit-il entr'eux & leurs descendans une stipulation qui leur déférât le privilege d'admirer seuls ces chef-d'œuvres ; ou-bien le tenoient-ils de la raison, qui est l'unique souveraine dans l'empire des Lettres ? Si cela étoit, aurions-nous aujourd'hui le plaisir de les admirer nous-mêmes ?

2°. Il ajoute, *même page*, que :

« Bossuet, Prédicateur, manquoit » presqu'entierement à la Religion.

Quelle pensée plus outrée & plus in-

jurieuſe à la Religion ? Elle eſt néceſſaire aux hommes ; mais il n'y en a aucun dont elle ne puiſſe ſe paſſer. Rien ne lui manque ; elle eſt parfaite dans ſa nature. Les Boſſuet & tous ceux qui la prêchent ne ſont vis-à-vis d'elles, que ce qu'un vil atôme eſt aux yeux de l'Être ſuprême.

3°. Faut-il nous repréſenter l'état où étoient les Sermons de Boſſuet avant qu'on les eut recueillis en un ſeul corps ? M. l'Abbé dit qu'ils n'étoient pas écrits, & le prouve ainſi : *page* 7.

« Eſt-ce écrire en effet, que de jetter » rapidement ſes idées ſur des feuilles » volantes, qu'on remplit enſuite de ra» tures, de renvois, de corrections & » d'interlignes ?

Le mot *écrire* ſignifie ou *conſigner ſimplement en lettres ſes penſées*, ou *les exprimer d'une maniere correcte*. Or on ne peut douter que les Sermons de Boſſuet ne fuſſent écrits dans l'un & l'autre ſens, puiſque ſes penſées étoient conſignées en lettres, quoiqu'écrites ſur des feuilles vo-

lantes, & qu'elles y étoient exprimées d'une maniere correcte, ſi elles y étoient accompagnées de corrections & de ratures.

4°. *Pages* 8—9.

« On croit aſſez communément (1) » que Boſſuet effrayé de la grande répu- » tation de Bourdaloue, n'oſa pas lutter » contre ce célebre Jéſuite, & qu'il aima » mieux être le premier dans la contro- » verſe, que le ſecond dans la Chaire. Je » ne prononce pas encore entre ces deux » immortels Orateurs; mais j'examine un » fait, & je vois que lorſque l'Évêque de » Meaux prêcha ſon dernier Carême à la » Cour en 1681 (2), Bourdaloue y avoit » déja rempli quatre Carêmes, & ſur-tout » celui de l'année précédente. Boſſuet & » Bourdaloue ont parconſéquent été ri- » vaux (3); ils ont été comparés, ils ont » été jugés, ils ont parcouru enſemble (4) » la même carriere.... Ce Prélat renonça » pour toujours à la Chaire à l'âge de » cinquante-un ans (5).

Reprenons ce paſſage d'un bout à l'autre : que M. l'Abbé Maury compte avec nous les fautes qu'il a faites.... (1) *On croit aſſez communément*, &c. Qu'elles ſont les preuves qu'il en donne ? Cette croyance commune n'eſt qu'une chimere qu'il a imaginée.

(2) Boſſuet n'a pas prêché le Carême à la Cour en 1681. Il n'y donna qu'un Sermon, ce fut celui de la Réſurrection.

(3) Comment a-t-il pu être le rival de Bourdaloue ? On n'eſt le rival d'un autre, qu'en tirant au même but que lui ; mais lorſque Bourdaloue prêcha pour la premiere fois à la Cour, ce qui arriva en 1670, il y avoit déja une année que Boſſuet s'étoit retiré de la même carriere. On ne peut pas dire qu'il la reprit en 1681, puiſque nous avons déja obſervé qu'il ne prêcha cette année qu'un Sermon, & que ce n'eſt pas par une ſeule pièce qu'on veut être comparé à un autre, & courir avec lui dans la même lice.

(4) *Ils ont parcouru enſemble*, &c.

Nous venons de voir le contraire.

(5) *Il renonça*, &c. Cela eſt faux. Boſſuet avoit alors 54 ans : il nâquit en 1627 ; donc en 1681, il devoit avoir 54 & non 51 ans.

5°. *Page* 8.

« Il falloit ſans doute beaucoup de » patience pour faire ſortir de ces décom- » bres des diſcours pleins, ſuivis, & qui » avoient beſoin, pour ainſi dire, d'être » créés une ſeconde fois.

Avec beaucoup de patience, on ne parvient jamais à faire ce qui eſt impoſſible. Peut-on créer un être une ſeconde fois ? Le *pour ainſi dire* dont l'Auteur ſe ſert pour reſtraindre le ſens du mot *créer*, ne peut juſtifier l'erreur où il eſt que cela peut être. On reſſuſcite un être phyſique ; on rétablit un être moral ; mais on ne crée ni l'un ni l'autre une ſeconde (1) fois.

(1) Puiſqu'on ne peut créer un être une ſeconde fois, le mot *recréer* dont certains ignorans

6°. *Page* 8.

« Il n'eſt point d'Écrivain ſupérieur » dont on ne connoiſſe le ſtyle dans une » page.

Parler ainſi, n'eſt-ce pas ignorer en quoi conſiſte le ſtyle d'un écrivain ſupérieur? Si l'Auteur avoit ſçu que le ſtyle en général eſt l'art de peindre par l'arrangement, la forme & le choix des mots, les idées, les ſentimens & les autres opérations de l'ame, qui ſont relatives au ſujet ſur lequel on écrit, auroit-il avancé qu'on connoît le ſtyle d'un écrivain dans une page? Peut-on juger ſolidement du ſtyle d'un Auteur, ſans examiner le rapport que toutes les pièces de ſon ouvrage ont entr'elles, & avec l'objet principal auquel chacune d'elles eſt ſubordonnée? Quoiqu'on trouve quelquefois dans une pièce d'éloquence ou de poéſie, une belle

---

ſe ſervent pour exprimer une ſeconde création, ne préſente donc qu'une pure abſurdité.

tirade, caractériſe-t-elle pour cela le ſtyle de ſon Auteur ? Si elle eſt enchaſſée parmi des morceaux foibles, loin de prouver que le ſtyle de celui qui l'a écrite eſt parfait, ne montre-t-elle pas au contraire qu'il eſt très-inégal & très-vicieux ? Ainſi il eſt faux qu'une ſeule page ſuffiſe pour connoître le ſtyle d'un Écrivain. Il faut avoir lu en entier la pièce qu'il a faite.

7°. *Page* 10.

« Il n'y auroit aucun mérite à relever » les incorrections & les répétitions de » ce Grand-Homme, ce ſeroit dire d'un » grand Général, qu'il ſçait gagner des » batailles, mais qu'il ne connoît pas » l'art de l'eſcrime.

On ne ſeroit aucunement fondé à faire un reproche à un grand Général qui ſçait gagner des batailles, de ne pas connoître l'art de l'eſcrime, parce qu'il n'eſt pas lié néceſſairement avec celui de la tactique, qui eſt l'art d'un grand Général.

Général. Il n'en eſt pas de même des incorrections & des répétitions par rapport à l'art de l'éloquence ; ce ſont-là deux défauts que le grand Orateur doit néceſſairement éviter, s'il ne veut être relevé avec juſte raiſon, comme manquant aux regles de l'art d'écrire, qui fait partie de celui qu'on nomme Oratoire; ainſi la comparaiſon eſt abſolument fauſſe.

8°. *Page* 11.

« Ce qui m'a le plus frappé dans ces » Sermons, c'eſt cette vigueur ſoutenue » qui caractériſe le ſtyle de Boſſuet, & » qui vaut bien, ce me ſemble, l'élégance » continue tant vantée dans nos écrits » modernes.

Un même ſtyle n'eſt pas également propre pour toute ſorte de ſujets, dont les uns doivent être écrits avec force, & les autres avec élégance. Par conſéquent pour comparer avec juſteſſe la vigueur ſoutenue qui caractériſe le ſtyle de Boſſuet, avec l'élégance continue de plu-

ſieurs de nos écrivains modernes, il faudroit mettre en parallèle Boſſuet avec eux ſur des ſujets ſemblables. L'élégance des écrits de ceux-ci peut être auſſi parfaite dans ſon eſpece, que la vigueur qui caractériſe les Sermons de celui-là. Le jugement qu'on doit porter en pareil cas, eſt ſoumis au choix que les uns ont fait du ſtyle élégant, & l'autre du ſtyle vigoureux relativement aux objets ſur leſquels ils ont écrit. D'ailleurs quel rapport y a-t-il entre l'éloquence & l'élégance? L'une conſiſte preſque toute entiere dans la ſublimité des penſées, & dans la force des ſentimens, & l'autre ne dépend gueres que des mots. Pourquoi donc ſe borner à prétendre que l'éloquence inimitable de Boſſuet, ne vaut qu'un peu mieux que la froide élégance de preſque tous nos écrits modernes? N'eſt-ce pas avilir par-là ce Démoſthène de la Chaire, plutôt que de le faire valoir?

9°. *Pages* 10—11.

« Celui qui auroit étudié toutes les

» poétiques de la Chaire.... je dirai plus,
» celui qui les auroit toutes compoſées,
» ſeroit beaucoup moins avancé dans la
» carriere de l'éloquence, que le lecteur
» qui auroit profondément ſenti une
» ſeule page de ce diſcours.

Que d'obſervations n'y a-t-il pas à faire ſur ce paſſage! 1°. Pourquoi l'Auteur y confond-il l'art de la Chaire avec celui de la Poéſie, en donnant à l'un & à l'autre le nom de Poétique? L'art de peindre par la parole ſe diviſe en quatre branches différentes, qui ſont la Grammaire, la Rhétorique, la Poétique & l'Hiſtoire, & qui forment ce qu'on appelle la Philologie. (*Voyez* Ger. J. Voſſius, lib. 2. de Naturâ Artium, cap. 4, tom. 3, operum *in fol. pag.* 39.) Chacune de ces branches a des regles & un nom qui lui ſont propres. Confondre ces noms, n'eſt-ce pas confondre ces branches, & jetter de l'obſcurité ſur les objets, au lieu de les éclaircir & de les développer? Pourquoi l'eſprit-humain donne-t-il des noms différens aux

diverſes règles qu'il établit ? N'eſt-ce pas pour fixer ſes obſervations, & déterminer la nature des divers objets dont il acquiert la connoiſſance ? Chaque nom répond à une idée qui lui eſt propre ; chaque idée peint un objet différent. Uſurper un nom pour un autre : c'eſt confondre deux idées & deux objets, & c'eſt prouver qu'on entend très-mal celui dont on parle. Les Anciens & les Modernes n'ont donné & ne donnent le nom de Poétique, qu'aux règles de la Poéſie. Le tranſporter à celles de l'Eloquence : c'eſt affecter un langage nouveau, c'eſt ſubſtituer des ſignes frappés à un faux coin, à ceux que l'uſage a conſacrés ; c'eſt violer les conventions littéraires, ou plutôt (à trancher le mot) c'eſt ne ſçavoir ce qu'on dit.

2°. On y prétend que le lecteur *qui a profondement ſenti une ſeule page* des Diſcours de Boſſuet, eſt beaucoup avancé dans l'art de l'Eloquence. Hé quoi ! jetter les yeux ſur un tableau de Michèl-Ange, en admirer (ſi l'on veut *avec enthouſiaſme*)

l'habileté du deſſein, l'élévation des penſées, la nobleſſe des figures & la fierté du pinceau, eſt-ce avoir déja fait de grands pas dans la carriere de la Peinture ? Si cela eſt, on eſt orateur & peintre à bon marché. Mais il en eſt bien autrement ; & l'on voit une foule de Lecteurs d'un tact vif & juſte, qui ſaiſiſſant tout de ſuite les beautés & les défauts d'une pièce, ſont, malgré cela, dans l'impuiſſance d'en compoſer une ſemblable. M. l'Abbé Maury nous en fournit la preuve dans lui-même. Nous ne voulons pas lui ravir le mérite d'avoir *profondement ſenti* au moins une page des Sermons de Boſſuet, puiſqu'il a enrichi le public des judicieuſes & profondes Réflexions qu'ils lui ont occaſionnées ; mais l'avantage qu'il a eu d'éprouver un ſentiment ſi profond, l'a-t-il rendu plus grand Orateur ? C'eſt ce que nous examinerons dans la ſuite, en critiquant les deux principaux Eloges qu'il a fait imprimer, l'un avant & l'autre après l'édi-

tion de ces Sermons. * Nous nous flattons de faire voir le contraire, & de prouver qu'au lieu d'avancer depuis le premier dans la carriere de l'Eloquence, il y a préciſément tourné le dos dans le ſecond; c'eſt-à-dire, dans ſon Panégyrique de Saint Louis, où nous avons déja obſervé près de cent fautes eſſentielles ſur diverſes matieres.

3°. M. l'Abbé Maury pouſſe encore plus loin la fauſſeté de ſa penſée, en diſant que le lecteur qui a *profondement ſenti une page* de ces Diſcours, eſt plus avancé dans l'art de la Chaire, qu'un Auteur qui en a compoſé *toutes les poétiques*..... Peut-on ſoutenir rien de plus abſurde? 1°. Nous avons déja obſervé que les ſentimens qu'un Lecteur éprouvoit en liſant un Diſcours, ne ſuffiſoient pas pour le rendre orateur. 2°. Suppoſons mainte-

* *Voyez* à la fin une Note qui a été omiſe ici, ſur la maniere équivoque, & peut philoſophique dont il a peint la Religion, dans ſon Éloge de Fénelon.

nant le contraire : qu'en réſulte-t-il ? C'eſt que celui qui a compoſé *toutes les poétiques de la Chaire*, eſt plus orateur que celui qui n'a ſenti qu'une page des Diſcours de Boſſuet. La preuve en eſt évidente. Il eſt impoſſible de créer les regles de l'art Oratoire, ſans avoir auparavant ſenti les beautés des diſcours les plus célèbres, puiſque ce n'eſt que ſur les effets des ſentimens produits par ces diverſes beautés, que les différentes règles qu'on établit ſont fondées ; or ſi on devenoit orateur à ne ſentir qu'une page des Diſcours de Boſſuet, à combien plus forte raiſon ne le ſeroit-on pas pour avoir ſenti toutes les beautés d'une infinité d'autres pièces ?

10. *Page* 12.

« Son enthouſiaſme porte de toute part » la conviction & la terreur.

Le mot *enthouſiaſme* peut être pris en pluſieurs ſens : mais quel que ſoit celui qu'on lui donne, il eſt faux que l'enthouſiaſme de Boſſuet porte de toute part la conviction & la terreur. Les Anciens ont

entendu par *enthouſiaſme*, un ſentiment extraordinaire, dont étoient agités des hommes qui leur paroiſſoient être inſpirés des Dieux (1). Dans ce ſens, l'Auteur auroit pu dire que ſon *enthouſiaſme* porte de toute part la terreur que des ſentimens violents ne manquent jamais de produire. Il a mal fait d'ajouter qu'il porte auſſi la conviction. Elle ne peut naître que de la force des preuves, & celle-ci de la tranquillité de l'eſprit, & nullement des fureurs de l'enthouſiaſme (2) Le Dic-

(1) *Voyez* Platon, dans ſon Dialogue intitulé *Io*, *Edit. d'Henri Etienne*, en 3 vol. in-fol. &c. tom. I. pag. 533. & tom. IX. *de la Bibliotheque des anciens Philoſophes*. in-12. pag. 209....

(2) Si c'eſt dans ce ſens, ainſi qu'il y a apparence, que M. l'Abbé Maury a parlé de l'enthouſiaſme de Boſſuet, il n'y a rien de ſi plaiſant que de trouver la critique de ce qu'il en dit dans une Pièce qui a été compoſée depuis plus de deux mille ans. C'eſt dans le Dialogue de Platon que nous venons de citer. Il y introduit deux Interlocuteurs, l'un eſt un Philoſophe appellé Socrate,

tionnaire de l'Académie explique le mot *enthouſiaſmer* par ceux de *charmer*, de *ravir d'admiration*. Ce ſens eſt-il plus avantageux à notre Auteur ? Le charme & l'admiration ne different-ils pas de la conviction & de la terreur ? Ce qui plaît & ce qu'on admire, n'épouvante pas & n'eſt pas fait pour convaincre. Le ſens le plus favorable à M. l'Abbé Maury, eſt celui du Dictionnaire Encyclopédique, où on définit l'*enthouſiaſme le ſuprême degré de*

& l'autre un interprete d'Homere, c'eſt-à-dire, un Rhapſode qui porte le nom d'Io. Celui-ci ſe croit inſpiré pour expliquer dignement le Poëte dont il eſt l'interprete. Socrate ſe moque de lui & lui dit..... Vous êtes donc à peu-près une pierre d'Héraclée (ou d'aimant) qui par votre enthouſiaſme, attirez vers vous une chaîne d'hommes auxquels vous communiquez l'eſprit qui vous inſpire. C'eſt ainſi qu'on nous préſente Boſſuet..... On le ſuſpend à la voûte de nos Temples, comme un aimant qui, par une multitude de chaînes, attire à lui tous ceux qui l'écoutent. Voilà une image bien inſpirée.

la raiſon. Quoi qu'il en ſoit, ſa penſée ne ſera pas moins fauſſe. 1°. Parce que tous les Sujets que Boſſuet a traités dans ſes Sermons, ne ſont pas faits pour inſpirer la terreur; 2°. Parce qu'il faut encore que M. l'Abbé, qui a ſenti cette paſſion en les liſant, puiſſe répondre qu'elle s'imprimera de même ſur les autres à la lecture des mêmes endroits: ce qui eſt impoſſible: puiſque les individus humains ſont ſi différemment organiſés, qu'on trouve entr'eux tant de paſſions & d'opinions diverſes.....

N°. *Pag.* 14.

« Tout ce que l'Orateur doit faire » quand il vous a touché; c'eſt de vous » interpréter ce qu'il vous ſuggere, de » vous raconter ce qu'il vous inſpire, & » de faire paſſer dans votre ame tout l'en- » thouſiaſme dont il étoit tranſporté.

Plaire, inſtruire, toucher, voilà la rhétorique. La véritable éloquence n'a jamais pris d'autre route: c'eſt celle que la nature a fait connoître.... Pourquoi donc ſuppo-

ſer que l'Orateur a touché, s'il n'a auparavant interprété ce qu'il a ſuggéré, s'il n'a raconté ce qu'il a inſpiré, & s'il n'a fait paſſer dans l'ame tout l'enthouſiaſme dont il étoit tranſporté?

12°. *Page* 14.

« C'eſt cet art, ce grand art de ſe con-
» fondre, de s'identifier avec l'aſſemblée
» à laquelle on parle.

L'art de l'Orateur eſt de faire enſorte que l'aſſemblée à laquelle il parle, penſe & ſente comme lui; & non de ſe confondre & de s'identifier lui-même avec elle. Cela ne peut être. L'Orateur ne ſe confond ni s'identifie avec ſes auditeurs, quoiqu'il leur communique ſes ſentimens & ſes penſées. Quelle différence n'y a-t-il pas entre la ſimilitude de penſées & de ſentimens qu'il leur inſpire, & la diverſité de facultés & d'actes qui lui ſont propres, & à ceux qui l'écoutent?

13°. *Page* 16.

« Tandis qu'il ſemble ſe traîner dans
» des détails communs.

Le grand homme ne ſemble jamais ſe traîner ; il paroît toujours élevé, lors même qu'il deſcend dans des détails qui ne ſont pas moins néceſſaires dans un diſcours, que les ombres dans la peinture & les demi-tons dans la muſique. Nous ne répétons pas ici, ce que nous avons dit dans notre ſixieme Obſervation.

14°. *Page* 16.

« Il s'élève au-deſſus de lui-même, en » s'écriant....

Aucun Auteur ne peut jamais s'élever au-deſſus de lui-même. La grande élévation qu'on ſuppoſe à Boſſuet en certains endroits, n'excede aucunement ſes forces. S'il paroît quelquefois plus grand qu'il n'eſt ordinairement, ce n'eſt pas parce que ſes facultés naturelles s'aggrandiſſent, mais parce que ſon ſujet l'exige. Ces ſortes d'hyperboles ſont outrées, & ne préſentent que des penſées fauſſes. C'eſt avec ou ſans art que l'élévation d'un Orateur ſe trouve menagée. Dans le premier ſens,

elle ſe fait ſentir d'avance à l'auditeur ; dans le ſecond, elle eſt auſſi iſolée dans ſon diſcours, qu'elle eſt bruſque ; & alors au lieu d'être louable, elle n'eſt qu'une faute oratoire. Mais ſi l'art amene inſenſiblement l'élévation d'un Orateur, comment s'éleve-t-il au-deſſus de lui-même, puiſqu'on ne le perd jamais de vue, & qu'on le devance dans l'eſſor qu'il va prendre ?

15°. *Page* 40.

« On lui pardonnera plus aiſément » de perdre quelquefois ſon ſujet de vue, » que de l'annoncer avec tant d'efforts.

Il falloit dire préciſément le contraire. On pardonneroit plus aiſément un défaut léger, qu'un autre qui eſt plus conſidérable. Perdre ſon ſujet de vue, eſt le plus grand de tous les défauts dans leſquels un Orateur puiſſe tomber ; ainſi on pardonneroit plus aiſément à Boſſuet d'annoncer ſon ſujet avec trop d'efforts, que de le perdre quelquefois de vue. En an-

nonçant ſon ſujet avec trop d'efforts, il ne donneroit qu'une trop grande extenſion à ſes idées ; mais en le perdant de vue, il s'embrouilleroit lui-même, & s'enfermeroit dans un labyrinthe d'où il ne pourroit plus ſortir.

16°. *Pages* 43—44.

« Ces Corſaires de la Littérature, qui » parlent toujours aux dépens de ceux » qui ont penſé, ſont redoutables pour » les Auteurs riches en réflexions, mais » qui n'ont pas connu l'art d'écrire ; » & en effet, il ſuffit d'avoir du ſtyle » pour s'approprier leurs plus beaux en- » droits, puiſque toute idée reſte à celui » qui l'exprime le mieux.

C'eſt mal à propos qu'on traite de Corſaires de la Littérature des Écrivains qui ſçavent mieux s'exprimer ſur les mêmes objets, que ceux dont ils paroiſſent avoir copié les penſées. Toute idée eſt propre à celui qui l'exprime le mieux. En effet, exprimer mieux une idée, n'eſt-ce pas

représenter le même objet sous de nouvelles faces, ou retailler pour ainsi dire, celles qu'on en connoît déja ? Or dans l'un & dans l'autre cas, la multiplicité des nouvelles faces que l'on y découvre, ou la forme plus parfaite que l'on donne à celles qui y existoient déja, font que la prétendue pensée qui a été copiée, n'est plus la même qu'auparavant. C'est donc être injuste, que d'accuser de larcin celui que l'on doit en regarder nécessairement comme le véritable propriétaire. Mais pourquoi dit-on que ces prétendus Corsaires qui ont du style, parlent aux dépens des autres qu'ils copient ? Si on devoit leur faire quelque reproche, ce seroit de penser, & non de parler aux dépens des autres.

17°. *Page* 13.

« Votre imagination devenue toute-
» puissante par le secours de la sienne,
» crée & voit tout ce qu'on lui pré-
» sente.

Cette penſée eſt fauſſe & bien peu ingénieuſe. 1° Elle eſt fauſſe, parce que nous ne créons pas dans nous-mêmes, ce qu'un autre nous préſente. Une action étrangere ne peut être la nôtre. Quand l'Orateur nous préſente un objet, notre eſprit n'agit pas, il eſt alors purement paſſif, relativement à l'impreſſion qu'il reçoit. S'il agit enſuite après qu'il l'a reçue, eſt-ce pour créer ce qu'on lui a préſenté? Si cela étoit, il en réſulteroit la contradiction ſuivante. Le même objet exiſteroit, & n'exiſteroit pas pour l'auditeur dans le tems même qu'on le lui préſente. Il exiſteroit, puiſqu'on ſuppoſe qu'il eſt préſenté; & il n'exiſteroit pas, puiſqu'on dit que c'eſt l'auditeur qui le crée. On ne peut créer que ce qui n'exiſte pas. 2°. Y a-t-il un grand effort d'eſprit à dire que l'imagination du lecteur devenue toute puiſſante par le ſecours de celle de Boſſuet, crée & voit tout ce que celui-ci lui préſente? Mais pourroit-il ne pas voir ce qu'il eſt ſuppoſé créer lui-même?

18°.

18°. *Page* 18.

« Il n'eſt pas moins original lorſqu'il » cite, que lorſqu'il crée.

On ne peut être original, qu'en exprimant ſes propres idées, & non en citant les expreſſions des autres. *Créer*, c'eſt produire ſoi-même, & *citer*, c'eſt rappeller les productions des autres.

SECONDE CLASSE.

CONTRADICTIONS.

LE vrai génie n'eſt jamais en contradiction avec lui-même. Sa marche eſt toujours sûre. Il n'éleve pas d'une main, pour renverſer de l'autre : placé dans la plus haute ſphere de la raiſon, s'il crée ſes principes, il en entrevoit en même-tems toutes les conſéquences & les rapports ſimultanés ou ſucceſſifs qui ſont entr'elles. Il a enſuite le grand art de faire marcher celles-là ſur des chaînes parallèles, & d'établir pour celles-ci une gradation d'idées qui les fait naître les unes des autres. Il écarte avec force tout ce qui eſt capable de déranger les différents ordres auxquels les principes qu'il a créés l'aſſujettiſſent. Il ne nie donc jamais ce qu'il a affirmé, ni ne dit rien de contraire à ce qu'il a une fois avancé.

M. l'Abbé Maury a cru devoir prendre une route bien différente. Abſtenons-nous de le juger ; mais puiſqu'il exiſte dans la république des Lettres un tribunal qui eſt incorruptible, qui eſt ſouverainement éclairé, & qui juge irrévocablement & ſans appel en dépit des clameurs que les factions & les brigues y exiſtent, traînons-le aux pieds de ce tribunal, afin qu'il y ſubiſſe la honte dont tout Écrivain qui ſe contredit mérite néceſſairement d'être couvert. Ce tribunal eſt celui de la raiſon. Peut-elle admettre qu'on nous diſe dans un même ouvrage, que les Sermons de Boſſuet ſont la véritable rhétorique de la Chaire (1), que le lecteur qui en a profondement ſenti une page, eſt plus avancé dans la carriere de l'Eloquence, que ceux qui en ont rédigé

(1) « Ces Sermons doivent être regardés » comme la véritable rhétorique de la Chaire. *Pag.* 10.

les loix (1); qu'on n'y rencontre ni froideurs, ni formules classiques (2); enfin, que si l'on a cru que Bourdaloue & Massilon avoient planté les limites de l'art si difficile de la Chaire, c'est qu'on n'avoit pas encore lu les Sermons de ce grand Orateur (3), tandis qu'on va dire ensuite, ou qu'on a déja dit, qu'il y a dans ces Sermons des incorrections & des répétitions (4); qu'il y a des endroits qui sont

(1) « Celui qui auroit étudié toutes les poëti-» ques de la Chaire..... *Voyez* premiere Classe, N. 9.

(2) « Vous ne rencontrez ni formules Ora-» toires..... *Page* 11.

(3) « Il semble que Massillon & Bourdaloue » aient posé les limites de l'art si difficile de la » Chaire..... J'avois toujours soupçonné que cette » erreur ne se seroit point accréditée, si l'on » avoit pu lire les Sermons de Bossuet, & je ne » me trompois point. *Page* 19.

(4) « Il n'y auroit aucun mérite..... *Voyez* premiere Classe, N. 7.

minutieux & rampants (1) qu'un grand homme pourroit encore découvrir, même après Boſſuet, d'autres beautés nouvelles (2); que les ſujets y ſont tantôt annoncés avec trop d'efforts, tantôt perdus de vue (3) ou préſentés avec prétention (4); que les diviſions en ſont maniérées, & que ſi on les a conſervées dans

(1) « Mais quelquefois il devient minutieux » & rampant. *Page* 35.

« Il ne pouvoit plus ſe ſoutenir dans l'éléva- » tion de ſes premieres idées. *Page* 33.

(2) « Eh ! combien d'autres beautés nouvelles » & extraordinaires pourroit encore découvrir » un grand homme, même après.... Boſſuet. *Page* 20.

(3) « On lui pardonnera plus aiſément..... *Voyez* premiere Claſſe, N. 15.

(4) « Malgré cette prévention au bel-eſprit qui » paroîtra ſans doute fort extraordinaire dans Boſ- » ſuet..... *Page* 43.

» J'ai cru appercevoir de la prétention dans la » maniere dont il préſente ſes ſujets. *Page* 43.

l'Edition qu'on vient d'en faire, ce n'a été que pour les faire ſervir de monument au tribut que les grands hommes ſont quelquefois obligés de payer au mauvais goût de leur ſiécle (1); enfin, que Bourdaloue ſera éternellement le déſeſpoir des Prédicateurs (2).

(1) « Lorſque Boſſuet compoſa ſes Diſcours, » les diviſions maniérées étoient fort à la mode, » & on les a conſervées ſans doute dans cette » Edition, comme un monument du tribut que » les grands hommes ſont quelquefois obligés de » payer au mauvais goût de leur ſiécle. *Pages* 40 —41.

(2) Bourdaloue ſera éternellement le déſeſpoir des Prédicateurs. *Page* 22.

TROISIEME CLASSE.

INCORRECTIONS DE STYLE.

1°. ON dit, *page 6.*

« Sans avoir jamais répeté le même » Discours devant ce Prince, qui après » avoir entendu ce jeune Orateur, écri- » vit à son pere.....

Parler ainsi, c'est laisser le lecteur dans l'embarras de deviner si le Prince écrivit après avoir entendu le jeune Orateur pour la premiere ou la seconde fois. Un Historien doit dire le tems auquel s'est passé le fait qu'il rapporte.

2°. *Page 7.*

« On a trouvé ces feuilles éparses dans » un monceau de papiers.

Il falloit dire..... *sous un monceau* de papiers.

3°. *Page* 9.

« Soit enfin qu'il ne lui parut plus » convenable de prêcher habituellement » à Paris.

S'il y étoit alors (1), il faut dire *dans*, & non pas *à* Paris. On ne dit pas agir à un endroit, mais dans un endroit. Un Orateur qui, par une noble confiance, ose parler en préſence du Sénat des Muſes Françoiſes, doit poſſéder toutes les délicateſſes de ſa langue. Il y a long-tems que Bouhours a mis au rang de ces délicateſſes, les réflexions que nous faiſons ici, ſur les prépoſitions *à* ou *dans*. (*Voyez* Remarques nouvelles ſur la Langue Françoiſe. *in*-4. 1673. *page* 301.) Furetiere & les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux, ont adopté ſon avis là-deſſus. Les Rédacteurs du Dictionnaire de l'Académie

(1) Il eſt sûr qu'il y réſidoit, puiſqu'il venoit d'être attaché à la Cour en qualité de Précepteur du Dauphin.

n'ont pas été si délicats, & ils l'ont négligé au préjudice de l'harmonie, & de l'esprit philosophique de notre langue.

4°. *Page* 11.

« Il court dans un sentier nouveau que » son imagination lui découvre ; il se » précipite vers son but.

Le mot de *sentier* ne présente qu'une idée *mesquine*, & incapable de servir à caractériser l'imagination d'un grand homme. Il falloit dire *carriere*. Au reste, dit-on *se précipiter vers, ou sur, ou dans un endroit ?* Le sens propre de ce mot signifie un mouvement par lequel nous agissons de haut-en-bas. Ce n'est que sous les mêmes rapports, qu'on doit l'employer dans le sens figuré. On ne devoit donc pas dire que Bossuet se précipite, mais qu'il vole vers son but. Cette expression dégrade encore ce grand homme. L'image d'un Orateur qui se précipite, nuit à la conviction qu'il doit opérer, à proportion du trouble que sa chute lourde &

violente fait entrer dans notre ame. M. l'Abbé Maury a ſacrifié à l'amour du plagiat, la nobleſſe & la vérité de la figure dont il a fait uſage. M. de Voltaire, dans ſon Diſcours de réception à l'Académie Françoiſe, avoit dit avant lui d'une maniere auſſi incorrecte (Recueil des Pièces Académiques. *Paris*, *in*-12. pour l'année 1746. *page* 192.), *que tout ſe précipite vers une honteuſe décadence....* ce qui forme dans le même ſujet un contraſte d'idées qui y ſont inſociables. Un corps qui ſe précipite, tombe tout entier & avec rapidité; celui qui eſt en décadence, ne ſe détruit que par morceaux & avec lenteur.....

6°. *Page* 22.

« Bourdaloue ſera éternellement le dé-
» ſeſpoir des Prédicateurs.

On ne confond pas la cauſe avec l'effet: on ne doit donc pas dire Bourdaloue *ſera*, mais *fera* le déſeſpoir des Prédicateurs. M. l'Abbé Maury n'a pas le mérite

d'être original dans cette penſée ; il n'a que celui d'avoir eſtropié la façon de l'exprimer. Il y a très-long-tems qu'en parlant des peintures de la Chartreuſe de Paris, un Auteur avoit dit, mais avec plus d'exactitude, qu'elles *faiſoient* la honte & le déſeſpoir des Peintres. (*Voy. part. II. page* 279. *tom.* 6. *de la continuation des* Mémoires de Littérature & d'Hiſtoire *du P.* Des-Molets.)

7°. *Page* 26.

« Il s'en ſert en Orateur plein de verve. » *page* 29. Ce ſublime Orateur n'attiédit » point ſa verve. *page* 39. On voit qu'il » a écrit de verve.

On entend ordinairement par le mot de *verve*, ce feu d'imagination qui anime & qui rend comme furieux les Peintres, les Poëtes & les Muſiciens. Mais c'eſt par goût de Néologiſme que M. l'Abbé Maury l'applique à Boſſuet. S'il en avoit ſenti la ſignification, il n'auroit pas dit *qu'il eſt plein de verve, que ſes Sermons ſont écrits*

de verve, qu'il n'attiédit jamais ſa verve; parce qu'un feu d'imagination qui dans un Orateur ſacré ne s'éteint jamais, eſt plutôt un défaut qu'un mérite réel. L'imagination peint, mais elle n'inſtruit pas : elle ne doit s'enflammer que lorſque la raiſon a aſſemblé & deſſiné à froid les objets dont elle abandonne enſuite les couleurs & la vie à ſon activité.

8°. *Pages* 30—31.

« S'ils ne cherchent que la réputation, » ils obtiendroient une gloire plus bril- » lante.

On ne dit pas *qu'on obtienne*, mais *qu'on trouve* après avoir cherché. On ne ſe ſert du mot *obtenir*, qu'après celui de *demander*. D'ailleurs il ne falloit pas dire, *s'ils ne cherchent que la réputation*, ils *obtiendroient* ; mais *ils obtiendront* : ou ſi l'on veut laiſſer *ils obtiendroient*, il faut dire s'ils cherchoient. Au reſte, M. l'Abbé Maury paroît avoir emprunté le mot *obtenir* du Diſcours que M. l'Abbé Ar-

naud (1) prononça le jour de sa réception à l'Académie Françoise ; & celui-ci l'a-

(1) M. l'Abbé Arnaud y apostrophe ainsi ceux dont l'ame aride ou superbe refuse de s'ouvrir à la douce & tendre amitié..... Vous mourrez, leur dit-il, dans les ennuis de la solitude, *sans obtenir*, sans répandre la plus consolante & la plus délicieuse des larmes. Malheureux ! vous n'aurez parcouru que les écueils & que les déserts de la vie..... Une si courte phrase fourmille de fautes.

1°. Peut-on y appliquer le mot *obtenir* à des êtres qui ne demandent rien..... Il ne peut exister aucune obtention, si elle n'est devancée par une demande. Les mots *obtenir* & *demander* sont corrélatifs ; l'un n'existe jamais sans l'autre Ainsi des ames qui refusent de s'ouvrir à l'amitié, peuvent-elles obtenir des larmes que leur refus manifeste qu'elle ne demandent pas ?

2°. A-t-on jamais qualifié les larmes du nom de *délicieuses* ? Une pareille épithete convient mieux aux levres d'une précieuse ridicule, qu'à une plume académique.

3°. Parcourt-on des écueils ? On ne parcourt

voit copié de celui que M. de Voltaire (1) avoit lu dans une ſemblable cérémonie,

que les lieux où l'on entre. Mais entre-t-on dans des écueils ? On eſt pouſſé, on échoue contr'eux ; on n'y entre pas. Si M. l'Abbé Arnaud vouloit juſtifier qu'on doit dire parcourir des écueils, parce qu'on trouve cette phraſe dans Télémaque..... Maintenant Ulyſſe errant dans toute l'étendue des mers, parcourt tous les écueils les plus terribles.... *pag.* 4. *in*-4. *édit. de Paris*, 1730..... Nous lui répondrions avec Horace : *Quandoque bonus dormitat Homerus.* L'exemple peut nous entraîner, mais la loi doit nous régir.

(1) M. de Voltaire dit (*page* 207.) : Louis XV ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer. Il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connoître le fond de ſon cœur, ils le feroient leur arbitre au lieu de le combattre, & ce ſeroit peut-être le ſeul moyen *d'obtenir* ſur lui des avantages. Cette phraſe eſt également incorrecte ; comme on n'obtient pas ſans demander, il falloit y lier par le pronom conjonctif *en*, le mot *obtenir*, avec la perſonne de Louis XV, que l'on y diſoit de prendre pour arbitre. Faute d'une telle liaiſon, ce mot y eſt déplacé.

en préſence de la même Aſſemblée. Mais on ne juge pas du mérite des expreſſions, d'après ceux qui s'en ſervent; on juge au contraire du vrai mérite de ceux qui les emploient, d'après les juſtes rapports qu'elles ont avec les endroits où ils les placent. Il faut que ce mot ſoit très-précieux pour M. l'Abbé Maury : il s'en eſt tout auſſi mal ſervi dans ſon Eloge de Fénelon, & dans ſon Panégyrique de S. Louis, que dans les Réflexions que nous réfutons.

9°. *Pages* 33—34.

« L'aigle s'éleve au haut des airs, il » tombe.

Autre choſe eſt *deſcendre*; autre choſe eſt *tomber*. Un corps inanimé que l'on ne ſoutient pas, ou un corps animé qui n'agit pas pour ſe ſoutenir, tombe; mais un corps comme l'aigle qui s'éleve & qui ſe ſoutient quand il deſcend, ne tombe pas. Quoique le grand Orateur deſcende quelquefois, il ne tombe pas pour cela.

Notre obſervation fondée ſur la raiſon,

eſt encore fortifiée par un exemple que nous fournit M. de Voltaire. Il a reproché à Virgile un défaut ſemblable à celui que M. l'Abbé Maury reproche à Boſſuet ; mais il s'eſt exprimé d'une maniere bien plus juſte. Pour nous expoſer que ce Poëte lui paroiſſoit ne pas ſe ſoutenir dans ſes ſix derniers Livres, il a dit *qu'il y deſcendoit* (& non pas qu'il y tomboit.) *de la haute élévation où il étoit parvenu au milieu de ſon vol, c'eſt-à-dire dans les ſix autres.* Voyez *page* 17 *du* Diſcours ſur l'Énéide qui eſt à la tête du *Tome II* de la Verſion de Virgile, par l'Abbé des Fontaines..... C'eſt donc le mot *deſcendre*, & non celui de tomber, que M. l'Abbé Maury auroit dû employer en pareille occaſion.

10°. *Page* 38.

« S'il ſuffit pour bien écrire d'être clair, » ſimple, noble, pur, précis, varié, nom- » breux, pittoreſque, rapide, véhément, » harmonieux, paſſionné, périodique ; » s'il ne faut que donner aux métaphores » la couleur de l'image.....

Pour

Pour bien écrire, il ne faut employer des mots que pour le beſoin de ſes idées. La ſuperfluité prouve que l'Ecrivain ne ſait pas réfléchir. Il y a pluſieurs mots qui ſont ſuperflus dans la phraſe précédente Un Ecrivain ne peut être clair ſans être précis ; quand le ſtyle eſt périodique, il eſt nombreux & harmonieux ; quand il eſt pittoreſque & véhément, il peint & il eſt paſſionné ; enfin, puiſque la métaphore eſt une image, donner *à la métaphore la couleur de l'image*, c'eſt donner à l'image la couleur de l'image. C'eſt encore parler très-incorrectement, que de dire : *donner aux métaphores la couleur de l'image.* Il faut dire donner aux métaphores *les couleurs des images.* S'il y a dans un Diſcours diverſes métaphores, il y a diverſes images ; chaque image a ſa couleur. Il y a donc dans le diſcours où il y a diverſes métaphores, diverſes couleurs, parce qu'il y a diverſes images.

1°. *Pages* 38—39.

« Quelque frappant que ſoit le ſtyle

» de M. Boſſuet, il n'en eſt pas moins » naturel.

La particule *en* forme ici un galliciſme; elle ne s'y rapporte à rien. On fait de plus dans cette phraſe, une plaiſante réflexion. Eſt-ce qu'un ſtyle frappant n'eſt pas naturel? La véhémence eſt auſſi naturelle dans un Diſcours, que le ton paiſible de l'Orateur. On voit que M. l'Abbé Maury n'entend rien à la partie technique de l'éloquence, qui apprend à manier avec adreſſe les paſſions & les figures, & par conſéquent à dire tantôt des choſes frappantes, & tantôt des choſes plus ſimples.

QUATRIEME CLASSE.

GALIMATHIAS.

Y En a-t-il de plus parfait que celui des phraſes ſuivantes ?

1°. *Pages* 12—13.

« Il faut que le lecteur ému, troublé, » hors de lui-même, laiſſe refroidir ſon » imagination, en revenant ſouvent ſur » ſes pas, s'il veut reſpirer quand Boſ- » ſuet lui a fait perdre haleine ; qu'il con- » tracte par l'analyſe une certaine fami- » liarité, avec les élans impétueux de » l'Orateur, & il maniera, pour ainſi- » dire, tous les reſſorts qui ont produit » de ſi grands mouvemens. Ces effets ex- » traordinaires ſont toujours le réſultat » des traits véhémens & rapides qui par- » lent du génie de Boſſuet.

Quand on eſt hors de ſoi-même, on eſt troublé ; & quand on eſt troublé, on eſt

ému. Une imagination qui revient ſouvent ſur ſes pas, ne ſe refroidit pas; mais la réflexion l'échauffe. On n'analyſe pas des élans; on les ſent. On analyſe des penſées; mais non pas des ſentimens. Il n'y a rien de ſi clair que ce qu'on ſent: on n'analyſe que ce qu'on ne voit pas d'un ſimple coup-d'œil. On ne dit pas *des ſentimens*, qu'ils ſont *le réſultat* des traits qui partent du génie d'un Orateur. Le trait qu'on lance agit ſur l'objet qu'il atteint; mais il n'y opere aucun réſultat. Ce mot ſent la plume de quelque Mathématicien, & la Brochure de M. l'Abbé Maury n'eſt peut-être que le réſultat de ſes idées.

2°. *Pages* 14—15.

« C'eſt cet art, ce grand art de ſe con-
» fondre, de s'identifier avec l'aſſemblée
» à laquelle on parle, qui ramene tous
» les eſprits à cette unité de penſées,
» dont le premier effet eſt de les forcer
» de réagir les uns ſur les autres, & qui,
» ſemblable à un grand vent, pouſſe tous
» ces flots d'Auditeurs...

Nous avons parlé ci-deſſus (*page* 20) de ce grand art qui identifie ce qui ne doit & ne peut l'être. Que l'Auteur nous explique ici, 1°. Pourquoi & comment l'unité des penſées à laquelle l'Orateur force les eſprits, les oblige en même tems de réagir les uns ſur les autres? Celui qui penſe comme les perſonnes qui ſont à ſes côtés, eſt-il pour cela forcé de réagir ſur elles? Quelle en eſt la cauſe? Peut-on réagir ſur ceux qu'on n'a pas ſenti agir contre ſoi? Pourquoi admettre une réaction entre des auditeurs qui écoutent en ſilence, ſans agir les uns contre les autres? 2°. Qu'il nous explique encore ſi un grand vent qui partiroit de l'Orateur, pourroit attirer à lui les perſonnes qui l'écoutent, comme autant de flots qu'il pouſſeroit les uns ſur les autres, pour les entraîner vers le même but? Le vent qui pouſſe, n'attire pas; mais il chaſſe, il écarte. Si cela eſt, que devient alors cette unité de penſées, à laquelle ce prétendu vent doit ramener tous les eſprits? Telle eſt la judicieuſe

imagination de M. l'Abbé Maury.... c'eſt à contre-ſens qu'elle ébauche ſes figures.

3°. *Page* 33.

« Ses Diſcours étoient tellement pleins, » qu'après avoir épuiſé lui-même & les » vérités majeures de la Religion, & les » reſſources Oratoires, il ne pouvoit plus » ſe ſoutenir dans l'élévation de ſes pre- » mieres idées.

Un Diſcours peut-il être plein & vuide? Il eſt vuide, lorſque l'Orateur ne ſe ſoutient plus dans ſes premieres idées.

CINQUIEME CLASSE.

TON PÉDANTESQUE.

IL regne depuis le commencement de la *page* 27, jusqu'à la 30e, un pédantisme insupportable. M. l'Abbé Maury a l'audace d'y dogmatiser. Il y évoque au tour de sa Chaire magistrale, les mânes tremblans de tant d'illustres Prédicateurs qui sont morts depuis Bossuet; il y cite aussi à ses pieds tous ceux qui exercent aujourd'hui avec succès l'auguste ministere de la parole. Il les tance, & ose d'un air puérilement fier, les y asservir à ses loix. Il y affecte le ton d'un vieillard vénérable qui a blanchi dans l'étude des Livres saints, & qui est le seul Druïde chrétien, capable de nous instruire sur les vérités célestes. Mais quelle étonnante surprise n'éprouve-t-on pas, si l'on approche des leçons qu'il y donne sur nos monumens sacrés, la

maniere dont il s'en eſt ſervi dans ſon Panégyrique de S. Louis ? Tous les textes qu'il en a extraits y ſont ſi dépravés, qu'il eſt impoſſible de croire qu'il ait la moindre intelligence des précieux Oracles dont il a fait un ſi mauvais uſage. N'a-t-il pas eu l'adreſſe d'y mettre un blaſphême ſur les levres d'Iſaïe, en lui faiſant dire que *Dieu ſe ſanctifioit par ſa juſtice*, (Panégyrique, *page* 22. Iſaïe, 5. *v.* 16.) comme ſi Dieu qui eſt la ſainteté par eſſence, pouvoit *ſe ſanctifier* par aucun acte de juſtice. Un vrai critique auroit découvert dans ce paſſage, dont cet Abbé a entiérement corrompu le ſens, l'hébraïſme qu'il contient ; & au lieu d'avancer *que Dieu ſe ſanctifie par ſa juſtice*, il auroit dit, *que la Divinité exalte ſa gloire en faiſant éclater ſa juſtice.* Mais ce qui met le comble à ſon pédantiſme, ce ſont les paroles ſuivantes : « Qu'il me ſoit permis, en finiſ-
» ſant, de propoſer cette queſtion aux
» gens de goût : L'art de la Chaire a-t-il
» fait des progrès depuis un ſiecle ? Li-

» ſez Boſſuet, & prononcez. *page* 45.

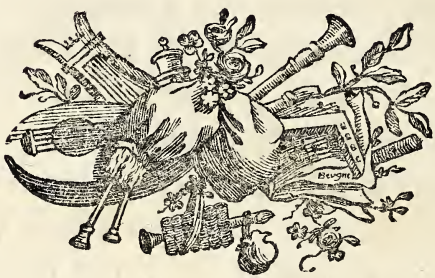
Voilà tous les Prédicateurs qui ont paru depuis Boſſuet juſqu'à préſent, jugés & entiérement anéantis. Maſſillon même, qu'on dit avoir poſé, avec Bourdaloue, les limites de la Chaire, ſubit le même ſort; & Boſſuet, malgré tous les défauts qu'on lui reproche, eſt le ſeul Orateur qui nous reſte. D'ailleurs, peut-on s'exprimer plus mal, qu'en demandant ſi l'Art a fait des progrès? On dit de ceux qui s'exercent dans un art, qu'ils y font des progrès; mais on ne dit pas d'un art, qu'il en faſſe lui-même. Si cela étoit, il ne ſeroit pas art; il ne l'eſt qu'autant qu'il eſt parfait dans ſa nature; or tout être qui eſt parfait dans ſa nature, ne peut acquérir aucun nouveau degré pour la perfectionner. Un art eſt une regle: une regle ne varie jamais; elle eſt toujours la même. Elle ne s'allonge pas: c'eſt ce qui arriveroit ſi l'art faiſoit des progrès.

Puiſque M. l'Abbé Maury nous invite

à lire & à prononcer, nous allons lui prouver que notre Critique eſt fondée non-ſeulement ſur la nature des objets dont nous parlons, mais encore ſur les exemples de ceux qui écrivent purement notre langue. Comme il ne ſouſcriroit pas au témoignage du Pere de cette Pucelle, qui fut ſi déchirée par le Satyrique du dernier ſiecle, nous ne rapporterons pas ici un paſſage de Chapelain, qui le condamneroit. Cet Auteur n'avoit pas dit dans une phraſe à-peu-près ſemblable, que la Langue Françoiſe avoit fait peu de progrès pendant quatre ou cinq cents ans dans notre Nation; mais que c'étoit notre Nation qui en avoit fait très-peu dans le même eſpace non-ſeulement dans la Langue, mais encore dans le Diſcours. (Voyez *page* 329, *part.* 2, *tom.* 6, Mémoires de Littératures *du P.* Desmolets.) Ouvrons les Mémoires de l'Académie des Sciences. C'eſt dans un dépôt auſſi reſpectable, qu'il faut puiſer des preuves

qui en imposent à M. l'Abbé Maury, & qui justifient notre observation. Lisons le Mémoire de l'illustre M. Cassini, Pere, sur l'origne de l'Astronomie, (*Tome VIII, in-4. pag.* 5.) y dit-il que cette science a fait des progrès, ou que ce sont les hommes qui en ont fait de grands dans le mouvement des astres? Si d'autres Auteurs se sont expliqués comme M. l'Abbé Maury, ils l'ont fait sans regle, & sont aussi repréhensibles que lui. C'est ce qui est arrivé à M. Schepflin, qui a dit dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions, que les Arts montent par degrés à leur perfection. (Voyez *page* 777, *tom.* 17. *in-4.*) Il devoit dire que c'étoient les hommes qui arrivoient par degrés à la perfection des arts. C'est une faute que l'Auteur de la Version Françoise de l'Histoire de l'abbé Wickelmann a répetée plusieurs fois . . . . . & principalement *page* 133, *Tome I, in-8°.*

Comme les Érudits paroiſſent *faſtidieux* à M. l'Abbé Maury, ne l'ennuyons pas par une multitude d'autres exemples qui confirment notre Critique.



SIXIEME CLASSE.

IGNORANCES.

1°. ON dit, *page* 11.

« Dès ſon Exode..... vous voyez ſon » génie en action.

Que ſignifie un génie en action ? En exiſte-t-il quelqu'un qui n'en-ait pas ? Le génie & l'eſprit agiſſent toujours.

2°. *Page* 14.

« L'Orateur écarte..... toute diſcuſſion » réfléchie.

Toute diſcuſſion eſt néceſſairement réfléchie. Pour faire une diſcuſſion, il faut ou enviſager un objet ſous ſes différentes faces, ou combiner tous les rapports d'une ſeule ; or cela ſe fait-il ſans réfléchir ? Il n'y a donc point de diſcuſſion ſans réflexion : toute diſcuſſion eſt donc réfléchie. C'eſt parce que M. l'Abbé Maury réfléchit ſi peu, qu'il diſcute ſi mal.

3°. *Page* 15.

« C'eſt un levier dont ſe ſert l'Ora-
» teur..... pour abbatre tout ce qui lui
» réſiſte.

On abbat avec un marteau ou une hache, on éleve ou on remue avec un levier.

4°. *Page* 21.

« Sans cette élocution enchantereſſe
» qui a toujours de nouveaux charmes
» pour les lecteurs ſenſibles.

Les mots de *ſtyle*, de *diction* & d'*élocution* different entr'eux : on ne doit pas les confondre. Pour s'en ſervir à propos, il faut en connoître la ſignification. Le *ſtyle* eſt le tableau écrit des mots que nous choiſiſſons & arrangeons pour peindre nos ſentimens & nos idées. L'*élocution* eſt le tableau parlant de ces mots : la *diction* eſt l'action de notre eſprit qui les lie les uns aux autres. Cela étant, le ſtyle d'un Orateur peut avoir des charmes pour les lecteurs ſenſibles ; mais une élocution enchantereſſe ne peut en avoir que pour des

auditeurs. Il falloit donc dire : *ſans ce ſtyle enchanteur qui a toujours de nouveaux charmes pour des lecteurs ſenſibles.*

5°. *Pag.* 28.

« Ces ſtériles compilateurs..... ne for-
» ment que des centons ſans unité.....
» plus propres à étouffer la penſée, qu'à
» prolonger le mouvement oratoire.

Dans quel ſiécle biſarre vivons-nous ! Toutes les notions y ſont renverſées par certaines plumes qui ſont ſans érudition, ſans critique & ſans logique. Que M. l'Abbé Maury nous diſe ce qu'il entend par un *centon ?* Nous lui répondrons 1°. que l'idée qu'il a attachée à ce mot, eſt entiérement contraire à celle qu'il doit ſignifier. 2°. Nous ajouterons que quand même cela ne ſeroit pas, ce qu'il en a dit n'eſt aucunement juſte.

C'eſt dans l'origine d'un mot, qu'il faut en chercher la ſignification la plus naturelle. Les Grecs & les Latins ſe ſont ſervis des mots *centon* & *kentron* dans le ſens pro-

pre, pour signifier *un vêtement fait de différentes pieces* ; & dans le ſtyle figuré, pour déſigner *un ouvrage compoſé de divers morceaux de vers tirés d'un ſeul ou de pluſieurs Poëtes, & adoptés à un ſeul & même ſens.* Que M. l'Abbé Maury choiſiſſe entre ces deux acceptions ; elles n'expriment ni l'une ni l'autre (ainſi qu'il l'a prétendu) un tiſſu de divers fragmens que des plagiaires auroient extraits de différens diſcours. S'il ſe récrioit ſur la reſtriction que nous faiſons de la ſignification de ce mot, & ſoutenoit d'après le Dictionnaire de Trévoux & celui de l'Académie, que ſa ſignification eſt plus étendue, & qu'il exprime auſſi *tout corps d'ouvrage qui eſt compoſé de diverſes parties, tirées de divers auteurs* ; nous lui répondrions que les Collecteurs de ces Dictionnaires n'avoient d'eux-mêmes aucune autorité pour en changer la ſignification ; que Furetiere, qui les avoit précédés, n'avoit pas eu la témérité de lui donner la même étendue ; & que ce n'eſt pas à cauſe qu'on trouve

une

une nouvelle acception d'un mot dans quelque lexique, qu'il faut y souscrire ; mais que ce n'est que d'après l'examen qu'on doit en faire, & la nécessité qu'il y a de l'introduire dans la langue qu'on parle. Or il n'y en a aucune à charger un même mot de diverses acceptions. Plus on multiplie l'emploi d'un même signe, plus on rend cet emploi difficile. Tous les esprits n'ont pas l'aptitude de choisir dans les mots les faces exclusives sous lesquelles il faut les adapter aux idées qu'on veut leur faire signifier. Il ne faudroit, dans chaque langue, qu'un signe unique pour chaque idée ; c'est ce que nous expliquerons tôt ou tard dans un Livre que nous intitulerons : *Histoire Critique, & Théorie du Style.* Nous y briserons le néologisme de ces Écrivains dont la plume incertaine ne laisse tomber sur le papier que des mots hasardés. Mais revenons au mot de *centon* : il ne doit signifier, selon Ausone, Capilupus (dans les Préfaces qu'ils ont mises à la tête des Ouvrages

qu'ils ont écrits sous ce nom.) Jean-Albert Fabricius (Bibliotheque Grecque, *tome I*, *page* 355.) & Gesner (nouvelle édition du *Thesaurus linguæ Romanæ*, 4 vol. in-fol. tom. I, pag. 842.) *qu'une piéce de poésie tissue de divers morceaux de vers d'un ou de plusieurs Auteurs.*

On trouve bien peu d'exactitude dans le Dictionnaire étimologique du savant Menage sur ce mot. Il y dit (pag. 329, tom. 1. vol. 2.) *qu'un Centon est un ouvrage composé de plusieurs vers ou passages empruntés d'un ou de plusieurs Auteurs.* Voilà la signification figurée de ce mot entiérement changée sous sa plume. Il paroît avoir copié la définition qu'il en a donnée dans Suidas. (*tom. 2. édit. de* Kuster *in-fol. 3 vol. pag. 296.*) Mais cet Auteur Grec s'est trompé sur la signification de ce mot, ainsi que sur plusieurs autres choses. L'autorité de Menage aura vraisemblablement séduit les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux, & c'est de ceux-ci que les derniers Éditeurs du Dictionnaire de l'A-

cadémie Françoiſe ont emprunté la même faute. On a été plus exact dans l'Encyclopédie ; on n'y a claſſé le mot *centon*, que dans la poéſie ; on s'y eſt aſſervi à la définition d'Auſone, comme à la plus légitime.

« Le *Centon* (y a-t-on dit) eſt dans » un ſens figuré, *une piéce de vers com-* » *poſée en entier* de vers ou de paſſages » pris de côté & d'autre, ſoit dans le » même auteur, ſoit dans différens écri- » vains, & diſpoſés ſeulement dans une » nouvelle forme, ou un nouvel ordre » qui compoſe un ouvrage, & donne à » ces lambeaux un ſens tout différent de » celui qu'ils ont dans l'original. (*Voyez* pag. 821, vol. 2. tom. 2.)

Baillet n'eſt pas, en matiere d'érudition, un guide aſſez sûr, pour que nous ayons recours à lui ſur le même objet. Il a cru dans ſes Jugemens des Sçavans, qu'un *centon* (1) étoit une compilation

(1) L'erreur de Baillet ſur les Centons, s'étend

faite de divers morceaux de plusieurs auteurs. M. de la Monnoie, qui en a donné une nouvelle Édition avec des Notes, auroit dû le relever là-dessus : c'est ce qu'il n'a pas fait. (*Voyez* tom. I, pag. 241. in-4. 1722.) Etoit-il en état de critiquer toutes les fautes qui restent dans ce Livre?

encore plus loin ; il les a confondus avec les rhapsodies. Il y avoit cependant chez les Anciens une différence bien marquée entre un Rapsode & un faiseur de Centons. Le premier ne composoit pas : il ne faisoit que chanter divers fragmens de quelque célebre Poëte, qu'il interpétoit ensuite au peuple (*Voyez* Platon dans son Dialogue intitulé, *Io*, édit. de Henri Estienne, 1578, in-fol. tom. I, pag. 583.) ; & comme en les chantant il tenoit une baguette à la main, de là est venu (selon le sçavant Saumaise sur Solin, tom. I, pag. 608, & selon Suidas, qui en cette occasion, a parlé d'une maniere plus juste que sur les Centons, tom. II, pag. 263, infol.) le nom de rhapsode, qu'il portoit comme qui diroit *epi rabdo adein*, chanter avec une baguette à la main. Le P. Menestrier prétend que ce nom venoit plutôt de

S'il mérite quelqu'éloge pour y en avoir corrigé une partie, il mérite encore plus de blâme pour y en avoir laiſſé, & même inſéré, beaucoup d'autres dans ſes Notes.

Enfin, admettons la ſignification que M. l'Abbé Maury donne à ce mot; il ne ſera pas moins faux qu'un centon puiſſe être *ſans unité*. S'il étoit tel, il n'exiſte-

ces mots, *raptein odas*, coudre enſemble pluſieurs odes. (*Voyez* page 46 de ſes Repréſentations en muſique anciennes & modernes. in-12. Paris, 1681.) C'eſt ce que Euſtathe avoit penſé avant lui. (Voyez *Theſaur. Linguæ Græc. Henric. Steph.* tom. I, col. 120.) Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-certain que le rhapſode ne compoſoit pas. (*Voyez* Saumaiſe-Supra, & Jean-Alb. Fabricius, Bibl. Gr. tom. I, pag. 356.). Au contraire, le faiſeur de Centons compoſoit lui-même. Il avoit un ſujet en vue, qui étoit de ſon invention, & auquel il donnoit la forme & la diſtribution qui lui paroiſſoient les plus convenables. Tout lui appartenoit dans cette eſpece d'ouvrage, excepté les fragmens des vers, d'un ou de pluſieurs Poëtes, dont il s'y ſervoit pour exprimer ſes penſées.

roit pas. Conçoit on l'exiſtence d'un tout, ſans l'union des parties eſſentielles qui le conſtituent ? Il falloit donc dire que ces ſtériles Compilateurs ne forment qu'un amas (& non un centon) de diverſes piéces ſans unité & ſans rapport.

16°. *Pages* 29—30.

« Malgré ſon penchant pour la dialec-
» tique, il ſort de l'école ; & toujours
» théologien ſans affecter de le paroître,
» il met plus de religion dans ſes Ser-
» mons, que de théologie.

M. l'Abbé Maury nous prouve ici qu'il n'eſt ni dialecticien, ni théologien. 1°. Il s'imagine mal-à-propos que la dialectique eſt renfermée dans l'école, & c'eſt ſûrement pour y avoir ſi peu reſté, que ſa logique eſt ſi courte, & que ſes obſervations ont ſi peu de juſteſſe. Il y a loin de la dialectique au jargon de l'école. La philologie & les ſciences ne peuvent ſe paſſer des armes de la premiere ; mais le bon goût leur fait mépriſer la pointilleuſe

ſéchereſſe de l'autre. 2°. Peut-on mettre de la religion dans des Sermons, ſans y mettre de la théologie ? Le mot *Religion* a deux aceptions principales ; il ſignifie ſous l'une, une vertu du cœur qui nous fait rendre à l'Être ſuprême le culte & les hommages qui lui ſont dûs ; & ſous l'autre, les divers dogmes qui forment la croyance des différentes Sociétés Religieuſes qui ſont ſur la terre. Quelle eſt maintenant, ſelon M. l'Abbé Maury, la religion que Boſſuet met dans ſes Sermons ? Eſt-ce la premiere, ſes Sermons n'ont donc tous pour objet que le culte ? Eſt-ce la ſeconde, il y met donc autant de théologie que de religion, puiſque ſous cette derniere acception, ces deux objets ſe confondent enſemble ?

7°. *Page* 30.

« Je ne doute pas que ſes diſcours ne » faſſent rougir les Orateurs Chrétiens » qui ont abandonné l'enſeignement de » la Religion, pour diſſerter en Chaire » ſur la morale.

La Morale fait partie de la Religion ; ainſi differter ſur la Morale, c'eſt enſeigner la Religion.

8°. *Page* 35.

« C'eſt que tous les extrêmes ſe touchent, & qu'entre le familier le plus » burleſque, & le ſublime, il n'y a ſouvent qu'une ligne.

Peut-on concevoir des extrêmes qui ſe touchent ? Ou il eſt queſtion de ceux d'un même être, ou de ceux qui appartiennent à des êtres différents. S'il s'agit des premiers, il eſt impoſſible qu'ils ſe touchent, ſans quoi ils ne ſeroient pas extrêmes ; ils ne le ſont, que parce qu'on eſt obligé de concevoir un milieu entr'eux. S'il s'agit au contraire des ſeconds, on entend par-là leurs grades ſpécifiques ; c'eſt-à-dire, les bornes qui conſtituent chacun d'eux dans une eſpece différente. Mais il eſt impoſſible que ces bornes ſe touchent : elles forment l'eſſence des êtres auxquels elles appartiennent. Les eſſences, loin

de ſe toucher, ſont éloignées les unes des autres par une diſtance auſſi immenſe qu'elles ſont éternelles. Ce n'eſt donc pas une ligne (comme on le dit) qui ſépare ſouvent le familier le plus burleſque, du ſublime ; c'eſt une barriere inſurmontable qu'aucun être ne pourra jamais franchir. M. l'Abbé Maury doit être flatté de notre obſervation, parce que ſi les êtres n'étoient ſéparés entr'eux que par des lignes, il y auroit bien peu de diſtance de ſes réflexions, à l'ouvrage le plus original qu'on liſe.

9°. *Page* 36.

« C'eſt le concours d'une multitude » de circonſtances qui forme le ſubli- » me.

Quelle façon de peindre le ſublime ! Parle-t-on de celui de penſée ou de diſcours ? Le premier ne dépend aucunement d'une multitude de circonſtances : c'eſt une image vive qui le forme. On en a un bel exemple dans ces mots : *que la*

lumiere ſoit, & la lumiere fut. L'autre ne tire pas plus ſon exiſtence de la même ſource. On ne donne pas le nom de *circonſtances* à ce qui conſtitue un être : les circonſtances l'entourent & le ſuppoſent déja exiſtant ; mais elles ne le forment pas. Eſt-ce la cauſe de la nature du ſublime, qu'on a voulu déſigner en diſant que c'étoit *le concours d'une multitude de circonſtances qui le forme?* Il ne falloit pas ſe ſervir du mot de *circonſtances*, dont l'idée ne peut jamais s'identifier avec celle que le mot *cauſe* fait naître. Si l'on a voulu, au contraire, parler de ſa nature, il falloit dire qu'elle conſiſte dans la magnificence des idées de l'Orateur, qui, par l'activité de ſon génie, les enchaîne les unes avec les autres de la maniere la plus parfaite & la plus frappante. C'eſt à cette définition qu'on peut rapporter celles de Longin, de Gottl. Heineccius dans ſon traité intitulé : *Fundamenta ſtyli Cultoris.* (*Tom. I. Operum.* 8 *vol. in*-4. *Genevæ*, 1744. *pag.* 69.... ſeu *Part. I. cap.* 2.

§ 46.) On en trouve une autre dans l'Encyclopédie ; mais elle a beſoin de correctif.

10. *Page* 39.

« Malgré les ſpéculations métaphyſi-
» ques.... il ne perd jamais la franchiſe
» de l'*ex abrupto*.

1°. Toute ſpéculation eſt métaphyſique. Quelque matériel que ſoit un être, l'idée qu'on en a eſt toujours métaphyſique. Les ſpéculations ſont des idées ; elles ſont donc métaphyſiques. L'entendement, qui eſt la faculté productrice des idées, ne peut contempler les objets même ſenſibles, que ſous une forme qui eſt propre, & que l'on appelle métaphyſique.

2°. Que ſignifie *la franchiſe de l'*ex abrupto ? Je doute que M. l'Abbé Maury s'entende lui-même ; quoi qu'il en ſoit, il s'eſt bien mal exprimé, pour nous dire que Boſſuet, malgré les ſpéculations auxquelles il s'arrête de tems en tems, montre tant de facilité, que vous diriez qu'il

parle toujours *ex abrupto*, & ſans avoir beſoin de préparation. Il nous dit qu'il ne perd jamais *la franchiſe de l'*ex abrupto. Qu'un Caffre ou qu'un Lapon eſſayant de parler notre langue, proferent des phraſes auſſi barbares, j'y conſens; mais qu'on en trouve de ſemblables dans les écrits d'un François dévoré par l'ambition de prêcher devant le Trône, rien ne peut arrêter la juſte indignation qu'elles excitent contre lui, & contre les ſtupides enthouſiaſtes qui préconiſent ſes productions avec tant d'emphaſe..... *Facit indignatio verſum.*

En vain l'Académie, pour lui procurer de la gloire, l'admet à célébrer dans ſon temple le Patron de la France: le génie du bon ſens & du goût inſulte d'un ris ſatyrique aux faveurs qu'elle lui accorde, & il ſe raſſaſie du doux plaiſir de voir ce jeune faiſeur de phraſes, profaner par un nouveau tas d'inepties ce ſanctuaire que nos Quarante font paſſer pour le ſeul aſyle qui ſoit conſacré parmi nous

aux vrais talents & à la perfection du langage. Tant il eſt vrai que les Corps Littéraires qui ſe rendent eſclaves de l'opinion deſpotique d'un de leur Membre, ne jugent plus que par lui-même, & de viennent les victimes de ſa prévention & de ſon erreur. Qui croiroit que la ſeconde édition de la Brochure qui fait l'objet de notre Critique, a été revue & corrigée par l'illuſtre Géometre que l'Académie a adopté pour Sécretaire ?

On l'aſſure : nous le nions. Une telle réviſion ſuppoſeroit trop de bornes dans ſes connoiſſances, & prouveroit qu'il n'a ni préciſion d'idées, ni juſteſſe de raiſonnemens, ni habileté dans l'art d'écrire. Bien plus, un Écrivain qui a tant d'énergie dans l'ame, & tant de bon ſens, voudroit-il s'établir réviſeur banal des écrits de nos Apprentifs Littéraires, & auroit-il la préſomption de croire que ſon équerre & ſon niveau ſuffiſent pour donner à chaque pamflet ſoumis à ſa plume, la rectitude du ſujet qui lui eſt propre, & en

ajuſter la forme & le ſtyle au goût de la Nation & aux loix ſéveres de la Langue?

Si le vent du nord eſt néceſſaire pour purger l'air que nous reſpirons, des vapeurs peſtilentielles qui s'y élevent pour le corrompre; la critique l'eſt encore plus pour chaſſer, le fouet à la main, ces eſſains d'inſectes qui, ſous le nom d'Auteurs, viennent infeſter la république des lettres, & y uſurper des éloges.

Nous ne voulons pas (diſoit autrefois un des plus profonds & des plus ſages Raiſonneurs de notre Nation, l'incomparable Nicole.... Art de Penſer, *pag.* 411. *édit. d'Amſterd.* 1675. 3e *part. chap.* 19. § 8.) Nous ne voulons pas reprendre tout ce que nous voyons de mal; mais nous exigeons qu'on ne loue que ce qui eſt véritablement louable; autrement l'on jette ceux qu'on loue de cette ſorte dans l'illuſion; l'on contribue à tromper ceux qui jugent de ces perſonnes par ces louanges, & l'on fait tort à ceux qui en méritent de véritables, en les rendant

communes à ceux qui n'en méritent pas.

Si l'Auteur des trois derniers siécles de notre Littérature avoit sçu mettre en pratique une réflexion aussi judicieuse, il ne se seroit pas exposé au mépris qu'il mérite. Il a présenté à travers le microscope, les Ouvrages des meilleurs Écrivains, pour y faire découvrir des fautes imperceptibles, ou pour y faire grossir celles qu'on y appercevoit déja ; tandis que l'adulation & une partialité outrée, l'ont porté à louer des Auteurs avortons, dont les uns doivent être condamnés à un éternel oubli, & dont les autres ne méritent que du blâme. Il a eu la hardiesse de faire l'éloge de la Préface de M. l'Abbé Maury sur les Sermons de Bossuet, que le savant & pieux..... Religieux qui les a fait imprimer a eu raison de rejetter de son édition (1) comme

(1) Ce n'a pas été sans peine. M. l'abbé Maury étoit si fortement prévenu du mérite de sa Pré-

une piéce informe, dans laquelle un lecteur impartial ne trouvera que galimathias, pédantiſme, penſées fauſſes, contradictions, inconſéquences, apedeutiſme & barbarie de ſtyle. Tout ce que M. S..... y a repris, ſe réduit à quelques négligences grammaticales. Juger ainſi, c'eſt s'introduire dans la république des Lettres avec un front qui outrage la juſtice. Nous le défions à la face du monde Littéraire, de faire, contre notre Critique, une apologie ſincere de cette Préface.

L'injuſtice de ſon pinceau, jointe à beaucoup de fautes de Grammaire, de Philoſophie & d'Hiſtoire, exige qu'il réreforme entiérement ſon livre, s'il veut que

face, qu'il a fait jouer tous les reſſorts imaginables pour que l'Imprimeur la mit à la tête des Sermons de Boſſuet, malgré l'Editeur. M. l'Abbé nous permettra de faire paſſer au lecteur ce rare trait de modeſtie de ſa part.

que les Littérateurs ſçavans & juſtes en faſſent un monument digne de la poſtérité, par les éloges qu'ils lui donneront.

Mais paſſons aux fragmens ou variantes de la premiere édition du Livre de M. l'Abbé Maury. Nous le répetons, il n'y a rien de ſi original & de plus propre à nous faire connoître quelle eſt la véritable trempe de ſon eſprit, lorſque ſes productions ſortent pour la premiere fois de ſa plume, & qu'un main étrangere ne les a pas encore dégauchies.....

Ces fragmens nous le repréſentent ſous deux faces, comme peintre, & comme formateur d'éleves de la Chaire. Nous ignorons ſous laquelle il paroît plus grand homme : c'eſt au public à en décider. Examinons-le ſous la premiere. Veut-il nous faire ſentir les effets extraordinaires de l'éloquence de Boſſuet ; il nous le peint tantôt comme un géant géometre, qui, voulant triompher de ſes auditeurs,

dédaigne de jetter l'incendie dans leur ame *par le cliquetis des antithèſes & par les étincelles des petites phraſes* (1) ; mais les écraſe par le *réſultat* des lourdes maſſes qu'il emploit contre eux ; tantôt comme un enchanteur qui, armé d'un levier magique (2), abbat d'un ſeul coup tout ſon auditoire ; comme jadis le Roland de notre Chevalerie fendoit en deux un rocher, en le touchant ſeulement avec ſa fameuſe épée, connue ſous le terrible nom de Durendal ; (*Voyez* Hiſt. de l'Académie des Belles-Lettres, *tom.* 23. *pag.* 237. *in*-4.) tantôt enfin comme un

(1) « Ces effets extraordinaires ſont toujours » le réſultat des maſſes qu'emploit l'Orateur ; » car le cliquetis des antithèſes & les étincel- » les des petites phraſes ne peuvent pas occaſion- » ner de pareils incendies..... *Pag.* 8.

(2) « C'eſt un levier magique dont ſe ſert » l'Orateur..... pour abbatre tout ce qui lui ré- » ſiſte.... *pag.* 10.

Energumene (plutôt que comme un Prophête) dont les yeux s'enflammant plus qu'une fournaise, *font jaillir* sur ceux qui l'écoutent, un torrent de *larmes brûlantes* (1) qui les dévorent.

Veut-il nous parler du style de cet Orateur; nous voyons alors Bossuet comme un Architecte, maçonner *ses périodes en forme de voûte, dont la clef est toujours une sentence sublime & grande, & dont l'auditeur fournit le ceintre par ses propres pensées* (2). Desirons-nous une autre image plus fine, plus agréable & plus noble; cet illustre Orateur prend la fi-

(1) « Veut-il répandre la consternation au » tour de lui; il fait jaillir sur son auditoire les » larmes brûlantes de Jérémie..... *page* 19.

(1) « Bien-tôt la scène se termine à une maxime » grande & neuve, & cette sentence gravée for- » tement dans les esprits, ferme la voûte que » vous avez vu s'élever sans autre ceintre que » vos propres pensées..... *Page* 9.

gure d'un faiſeur de tourne-broche qui *engraine avec ſoin la phraſe qu'il vient de finir, avec celle qui la précede & qui la ſuit* (1). Demandons-nous du bruyant, du ſoudain, du fulminant; *l'imagination de Boſſuet va s'allumer dans un nouveau coin de ſon ſujet, & nous accabler par une exploſion imprévue* (2). Quelle peinture plus groteſque ! Etoit-ce le burin d'un ſinge de Calot, ou celui de l'admirable Drevet, qui devoit faire paſſer à nos

(1) « Chaque phraſe finie, avec ſoin engre-
» née avec la phraſe qui la précede, & la phraſe
» qui la ſuit..... *Page* 25.... .

On trouve dans Robinet des images auſſi agréables. Il dit qu'au commencement, la cauſe éternelle engraîna les événemens les uns dans les autres. *Tom. I. de la Nat. pag.* 24.

(2) « Bien-tôt ſon imagination s'allume dans
» un nouveau coin de ſon ſujet, & une explo-
» ſion imprévue vous accable..... *pag.* 11.

deſcendans le portrait du dernier Pere de notre Egliſe ? Sortons d'une galerie qui ne préſente que des tableaux ſi ridicules. Allons à l'école de notre docteur.... Mais y ſerons-nous plus ſatisfaits? *Favete linguïs.* Il parle; hâtons-nous de l'entendre. Comme il ne dit que des choſes merveilleuſes, ſa leçon ſera très-courte. Elle ſe réduit à ce ſeul & précieux aphoriſme..... *Si l'on veut être Orateur, on n'a qu'à développer les germes de Boſſuet, & il le prouve ainſi.... L'Architecte apprend mieux les régles de ſon art, en méditant au milieu des édifices de l'antiquité, qu'en deſſinant dans ſon cabinet les plans de Vignole* (1). N'interrompons pas, par des demandes trop précoces le fil de la leçon

(1) « L'Architecte apprend mieux les regles » de ſon art en méditant au milieu des édifices » de l'antiquité, qu'en deſſinant dans ſon cabi- » net les plans de Vignole; & le jeune Orateur

de notre excellent Maître : permettons qu'il l'acheve ; c'eſt par cette belle, curieuſe & pathétique obſervation qu'il l'a

» qui ſçaura développer les germes de Boſſuet....
» n'aura pas beſoin de pâlir.... *pag.* 5.

Il eſt faux qu'on apprenne mieux les regles de l'Architecture au milieu des monumens, qu'en liſant Vignole. Les Livres Claſſiques, tels que ceux de ce célebre Architecte, applaniſſent les voies ; ils dirigent les opérations des éleves, leur apprennent à découvrir dans les monumens, ce qu'ils n'auroient peut-être pas l'idée d'y trouver. Tous les eſprits ne ſont pas inventifs. Ont-ils tous la même aptitude qu'avoit Vignole ? Combien de ſiécles ne ſe ſont-ils pas écoulés avant que l'étude des monumens ait fourni un réſultat d'obſervations ſuffiſant pour être réduit en ſyſtême, & mériter le nom de Code d'Architecture ? Si cet illuſtre Artiſte n'avoit pas exiſté, la partie technique de l'Architecture ſeroit peut-être encore plongée dans les plus épaiſſes ténebres. L'étude des monumens ſert à confirmer les regles de Vignole, & à inſpirer le goût d'un art qui fait tant d'hon-

termine. Chut, chut.... redoublez d'attention. « J'ai appris de Cicéron, que l'O-
» rateur ne ſçauroit être trop attentif
» aux moindres détails de ſa compoſi-
» tion, parce qu'il n'y a rien de minu-
» tieux dans l'éloquence, & qu'un ſeul
» mot déplacé ſuffit pour détruire l'effet
» du trait le plus ſublime. Je ne craindrai
» donc pas d'obſerver ici qu'on ne doit
» point imiter le grand Boſſuet, lorſ-
» qu'il dit, quoique rarement, dans ſes
» Sermons, *Meſſieurs*, au lieu de *mes*
» *freres*; l'uſage moderne ou plutôt ré-
» cent (1) de cette expreſſion, eſt d'un
» très-mauvais goût; & je remarque avec

neur à l'eſprit humain; mais il n'en donne pas les regles à tous ceux qui s'y appliquent: cet heureux ſuccès n'appartient qu'à peu d'éleves.

(1) Notre Maître a l'heureux don d'appercevoir de la différence entre deux mots, qui n'en ont jamais préſenté aucune à l'Académie & à la Nation.

» peine, que la plûpart des Religieux ne
» manquent jamais de s'y conformer,
» soit qu'ils suivent sans réflexion le tor-
» rent de l'exemple, soit qu'accoutumés
» à se fraterniser (1) dans leur cloîtres,
» ils croient qu'il est du bon ton de s'en
» dispenser en Chaire. Quand même
» cette dénomination, plus convenable
» à un juge dont on attend la décision,
» qu'à un coupable auquel on reproche
» des fautes, n'oteroit pas à l'Orateur
» sacré une certaine autorité grave que
» son ministere lui donne, faudroit-il
» préférer un froid mot (2) social, à une

(1) On dit que deux hommes qui vivent en freres, *fraternisent* entr'eux; mais on ne dit pas que ceux qui s'appellent mutuellement du nom de freres, *se fraternisent*. Cette expression est barbare.

(2) Il faut un Œdipe pour comprendre le sens de ce mot. Que signifie un mot social? Nous ne nous hasardons pas d'y attacher quelque explica-

» expreſſion de ſentiment. Les Prédica-
» teurs ne devroient peut-être pas ſe con-
» tenter d'appeller les fideles *mes freres :*
» un célebre d'entr'eux dit toujours :
» *mes très-chers freres.* Il eſt des occaſions
» où le ſingulier eſt plus preſſant, plus
» nerveux, & alors il faut dire *mon fre-*
» *re*, pour s'adreſſer plus directement à
» chaque auditeur en particulier. *page*
21. (1)

---

tion. M. l'Abbé Maury donne peut-être le nom de ſocial au mot *Meſſieurs*, parce qu'il eſt conſacré dans l'uſage civil & dans la ſociété ; mais quand même cela ſeroit, ſeroit-il françois, & exprimeroit-il l'idée qu'il y attache ? N'entend-on pas par *ſocial*, tout autre choſe qu'un mot de civilité ?

(1) Lorſqu'on portoit jadis la parole aux fideles aſſemblés, on les appelloit..... *ſancti, fratres chariſſimi, fratres dilectiſſimi, dilectiſſimi.* (Voyez Bernardin Ferrarius, *de Ritu ſacrarum veteris Eccleſiæ Concionum*, lib. 2. pag. 321. édit. de Vérone,

Nous pourrions faire, à la façon de Mathanasius, un commentaire très-gai & très-plaisant sur une leçon aussi imperti-

in-8. 1731.) Du Cange a observé sur le mot *Dominus*, (dans son Gloss. de la moyenne & basse Latin. édit. des Bénédict. *tom.* 2. *in-fol.*) que ce nom fut donné aux Saints dans le moyen âge. Si ce mot équivaloit à celui de *saint*, & celui-ci à celui de *frere* dans les siécles qui vinrent après le berceau du Christianisme, pourquoi ne peut-on pas aujourd'hui se servir du mot *Messieurs* pour exprimer la même idée & les mêmes sentimens du cœur, que signifioient dans les premiers âges de la Religion ceux de *freres* & de *saints?* D'ailleurs, quand il seroit vrai que le mot *Messieurs*, désigne plutôt un sentiment de respect qu'on témoigne avoir pour quelqu'un, qu'un mouvement de zele dont on se sent porté pour lui; qu'importe? St. Jean-Chrisostome, qui étoit élevé aux plus hautes dignités de l'Eglise d'Orient, n'appelloit-il pas *Messieurs* certains Prêtres subalternes auxquels il écrivoit? (*Voyez* Epist. 25, 26 & 230. dans le *Recueil des Epit. & Dissert. Eccléf. du Chan. Fron-*

nente. On riroit ſi nous développions les germes de Boſſuet dans le ſens propre ; mais vengeons-nous plutôt de tant d'ab-

---

ton, en latin. *in*-8. *Veronæ*, 1733, *pag.* 75.

Pourquoi les Prédicateurs refuſeroient-ils de donner aux fidéles aſſemblés le nom de *Meſſieurs*, puiſqu'en qualité de *Miniſtres* de la ſociété ſainte, ils ſont établis pour elle, & qu'ils ſont dans ſa dépendance, quoiqu'ils ſoient créés pour la diriger? Les Souverains Pontifes ne ſe qualifient-ils pas les Serviteurs des Serviteurs? Les Prêtres vénérables qui ont écrit ſur les Plaies de l'Égliſe, ont-ils pris vis-à-vis des fideles auxquels ils adreſſoient leurs ouvrages, d'autres noms que ceux de *Serviteurs Indignes ?* L'éloquence ne dépend pas des mots, mais des ſentimens & des idées.

Les mots ne ſont que de ſimples ſignes. Chaque ſiécle a la liberté d'en changer pour ſignifier les mêmes objets. L'humilité chrétienne ſouffre de l'obſervation de notre Maître. Peut-elle ſupporter qu'un Prêtre qui parle au milieu d'une aſſemblée chrétienne, craigne de prendre pour juges les membres dont elle eſt compoſée?

ſurdités, en renvoyant notre Docteur prêcher à l'Académie.

Diſcipularum inter jubeo plorare cathedras
I puer, atque *tuo* citus hæc ſubſcribe libello.
Horat. Sat. X. lib. I.

FIN.

NOTE pour la page 22.

Dire de la Religion qu'elle eſt *la Philoſophie du bonheur*, c'eſt la confondre avec l'erreur, l'impiété & le vice. (*Voyez* premiere Partie de l'Éloge de Fénelon.)

L'homme croît & n'agit que pour ſe rendre heureux; s'il adopte une erreur, s'il fait un crime, c'eſt par l'idée impulſive du bonheur. Ne pas mieux caractériſer la Religion, cette auguſte Fille du Ciel, cette adorable Rectrice de la nature, c'eſt ne pas comprendre ce qu'elle eſt, ou c'eſt emprunter le maſque de l'équivoque pour adapter la maniere dont on la définit à l'eſprit pervers, & entortillé de la philoſophie de notre ſiécle.

Si l'on doit parler avec exactitude, c'eſt en matiere de Religion, & au milieu de notre France, où l'impiété ſouffle ſon venin de toute part, & où l'athéiſme ſe traveſtit *en bon ſens*, & *en véritable ſyſtême de la nature*.

France ſtupide, tu te laiſſes déchirer le ſein par des Serpens que tu déifies, comme jadis la folle Égypte déifioit ſes ſinges ! Tu as dans tes places Littéraires certains Monſtres qui, profitans des noms brillans dont tu les décores, travaillent par des coups ſourds à t'ébranler juſques dans tes fondements, & à t'enſévelir tôt ou tard ſous tes ruines, en détruiſant dans le cœur de tes citoyens, tout ſentiment envers l'Être ſuprême. Rendons juſtice à M. l'Abbé Maury, il n'a pas prétendu par une peinture ſi infidele de la Religion, prêter de nouvelles forces à nos Diagoras modernes, que l'ancienne Athènes auroit déja proſcrits ; mais il n'a erré que par ignorance.

Si une telle équivoque ne nous le rend pas ſuſpect, elle nous empêche de le croire Orateur. Peut-on l'être ſans peindre ? Peint-on, lorſqu'on ne ſaiſit pas toutes les faces d'un objet ? Les ſaiſit-on, lorſqu'on le définit d'une maniere louche ? Peut-on développer les propriétés d'un être qu'on a mal défini ? Sans ce développement, y a-t-il de

la liaiſon dans les idées, & de la force dans le diſcours ? Eſt-on éloquent, ſi l'on parle ſans ordre, ſans nerf & ſans vigueur ?

Ainſi la Religion n'eſt pas la Philoſophie du Bonheur en général ; mais elle l'eſt du vrai & de l'unique Bonheur.

naud (1) prononça le jour de sa réception à l'Académie Françoise ; & celui-ci l'a-

(1) M. l'Abbé Arnaud y apostrophe ainsi ceux dont l'ame aride ou superbe refuse de s'ouvrir à la douce & tendre amitié..... Vous mourrez, leur dit-il, dans les ennuis de la solitude, *sans obtenir*, sans répandre la plus consolante & la plus délicieuse des larmes. Malheureux ! vous n'aurez parcouru que les écueils & que les déserts de la vie..... Une si courte phrase fourmille de fautes.

1°. Peut-on y appliquer le mot *obtenir* à des êtres qui ne demandent rien..... Il ne peut exister aucune obtention, si elle n'est devancée par une demande. Les mots *obtenir* & *demander* sont corrélatifs ; l'un n'existe jamais sans l'autre. Ainsi des ames qui refusent de s'ouvrir à l'amitié, peuvent-elles obtenir des larmes qu'elles manifestent ne pas *demander*, par leur refus *aride* & *sec* ?

2°. A-t-on jamais qualifié les larmes du nom de *délicieuses* ? Une pareille épithete convient mieux aux levres d'une précieuse ridicule, qu'à une plume académique.

3°. Parcourt-on des écueils ? On ne parcourt que les lieux où l'on entre. Mais entre-t-on dans

*

voit copié de celui que M. de Voltaire (1) avoit lu dans une ſemblable cérémonie,

des écueils ? On eſt pouſſé, on échoue contr'eux ; on n'y entre pas. Si M. l'Abbé Arnaud vouloit juſtifier qu'on doit dire parcourir des écueils, parce qu'on trouve cette phraſe dans Télémaque..... Maintenant Ulyſſe errant dans toute l'étendue des mers, parcourt tous les écueils les plus terribles.... *pag.* 4. *in*-4. *édit. de Paris*, 1730.... Nous lui répondrions avec Horace : *Quandoque bonus dormitat Homerus.* L'exemple peut nous entraîner, mais la loi doit nous régir.

(1) M. de Voltaire dit (*page* 207.) : Louis XV ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer. Il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connoître le fond de ſon cœur, ils le feroient leur arbitre au lieu de le combattre, & ce ſeroit peut-être le ſeul moyen *d'obtenir* ſur lui des avantages. Cette phraſe eſt également incorrecte ; comme on n'obtient pas ſans demander, il falloit y lier par le pronom conjonctif *en*, le mot *obtenir*, avec la perſonne de Louis XV, que l'on y diſoit de prendre pour arbitre. Faute d'une telle liaiſon, ce mot y eſt placé d'une maniere auſſi inexacte que dans les Diſcours de MM. les Abbés Maury & Arnaud.

ERRATA.

PAGE 6, ligne 10, d'Ortigny; *lisez* d'Artigny.
Pag. 22, *note, lig.* 2, peut; *lisez* peu.
Pag. 37, *note* (4), *lig.* 1, prévention; *lisez* prétention.
Pag. 59, *lig. antépénultieme, après le mot* hiſtoire, *ajoutez* de l'art, & *lisez* Winckelmann, *au lieu de* Wickelmann.
Pag. 61, *lig.* 2, exode; *lisez* exorde.
Pag. 64, *lig.* 5, adoptés; *lisez* adaptés.
Pag. 68, *note, lig.* 6, interpétoit; *lisez* interprétoit.
Pag. 74, *pénultiéme ligne*, cultoris; *lisez* cultioris.
Pag. 77, *antépénult. ligne*, & ſon niveau ſuffiſent; *lisez* lui ſuffiſent.